

L'histoire de Noyon

racontée par le nom de ses rues.

BEAUSÉJOUR (suite)

Malgré sa création récente, la résidence Beau-séjour est le conservatoire noyonnais de la première guerre mondiale, qui tient une place prépondérante dans l'histoire de la population et de la constitution même de la ville de Noyon et dans son pays ? Beauséjour, en effet, contient des noms de rues qui rappellent un grand chef de gouvernement, deux maréchaux et un général, artisans de la victoire et un lieu mémorable des sombres années 1914 à 1918. Orientés vers un même but, les destins de ces personnages légendaires s'interférèrent, se confondirent au point qu'ils ne forment qu'une sorte d'entité, indescriptible dans un court récit. Nous attribuerons une seule rubrique au détenteur du pouvoir civil et une rubrique aux militaires, surtout à celui qui accomplit à Noyon un acte important de sa vie.

Rue Georges Clemenceau

Clemenceau est cet homme politique qui exerça une grande influence pendant les temps troublés des dernières décennies du XIX^e siècle et qui intervint heureusement dans la période périlleuse des premières années du XX^e siècle. Vendéen né en 1841, docteur en médecine en 1867, il s'adonna de bonne heure aux joutes politiques. Maire du XVIII^e arrondissement de Paris, il soutint, souvent de façon tapageuse, le mouvement socialiste imbu de l'anticléricalisme de bon ton en ce temps-là. Puis il gravit tous les échelons : député, ministre de l'intérieur, sénateur, premier ministre. Sa virulence le fit appeler "le tigre". Après plusieurs péripéties plus ou moins honorables, il fonda le journal d'opposition "L'homme déchaîné". La guerre venue, il s'appliqua à ranimer le courage de la population de l'arrière impatiente et lassée. En 1915, il publia un article intitulé "Les Allemands sont à Noyon". A partir de là, Noyon devint pour lui un argument, une référence stratégique, un avertissement alarmé. Ainsi le 23 octobre 1916 : "Les Allemands sont à Noyon depuis deux années et nos hommes tombent sur le sol des ancêtres et nous politiquons... et nous faisons des ordres du jour..."

Beaucoup s'accommodaient aisément de l'état de guerre, certains en profitaient. Les poilus du front, qui pataugeaient dans la boue ensanglantée, les appelaient les "embusqués", "les planqués". Le ministre des Beaux-Arts avait dû interdire l'entrée des théâtres au public en toilette fantaisiste de soirée, en habit ou en smoking, par décence pour ceux qui les défendaient avec tant de peines. Et Clemenceau ne cessait de rappeler la dure réalité des Allemands à Noyon. La guerre s'enlisait, les Allemands se préparaient depuis des mois à une attaque de grande envergure et décisive. Le Président de la République, Raymond Poincaré, plaça Clemenceau à la tête du gouvernement en novembre 1917. Celui-là parvint à faire mettre les troupes alliées sous un com-

mandement unique qu'il fit confier au Général Ferdinand Foch promu généralissime et, quelques mois plus tard, maréchal de France. Ayant toujours considéré que Noyon était le bouclier et la première défense de la capitale, et dès que les Allemands abandonnèrent notre ville, Clemenceau voulut commencer la visite des villes sacrifiées par celle qui l'avait longtemps hanté.

Noyon et trois stratèges de 1914-1918

Depuis le Moyen-Age, Noyon et sa cathédrale furent les lieux d'importants événements dont est tissée sa longue histoire. Il est désormais banal de citer les couronnements du roi Charlemagne et d'Hugues Capet, bien que la ville de Noyon ne leur ait consacré ni le nom d'une voie publique, ni celui d'un monument.

Il faut enjamber plusieurs siècles pour trouver dans ses rues l'occasion de relater deux cérémonies remarquables effectuées dans les temps contemporains. Nous faisons allusion au mariage du général Cambronne en 1820 dans la cathédrale et à celui du général Weygand en 1900. Du premier, nous avons eu l'occasion d'en traiter lors de notre passage boulevard Cambronne (Dossier Noyonnais n°168-déc. 1994). Pour l'évoquer, nous trouvons le souvenir du second à la résidence Beauséjour.

L'enfance du général Weygand

Maxime Weygand se révèle un personnage d'exception qu'il est impossible de faire connaître et apprécier en quelques lignes. Conduisons-le jusqu'au moment décisif de son mariage. Sa première originalité fut d'ignorer qui était son père et qui était sa mère. Ce défaut de référence dans son état civil, non seulement créa autour de lui une sorte de mystère, mais surtout le tracassa sa vie durant et le gêna tout au long de sa carrière. Pendant ses six premières années il s'appella Saget, Denimal ou de Nimal pendant ses études, à Saint-Cyr et à Saumur ; après quoi, il put avoir le nom légal de Maxime Weygand lorsqu'il fut reconnu par un nommé François Weygand, comptable chez son tuteur commerçant à Marseille. En réalité, c'est à Bruxelles qu'il fut déclaré le 21 janvier 1867 de parents inconnus du déclarant et enregistré seulement sous le nom de Maxime.

Vers le mariage à Noyon

Sorti de Saint-Cyr, après sa formation de cavalier à Saumur, il commença sa carrière d'officier comme sous-lieutenant au 4^e dragons de Chambéry ; lieutenant, il fut muté au 9^e dragons de Lunéville que commandait le colonel Raoul Camille Sidoine Marie Vicomte de Forsanz avec qui il était en bons termes et chez qui il était fréquemment invité. Ces rapports allaient prendre une tournure inattendue. Mais auparavant le service de chacun les sépara : Weygand pour aller suivre à Saumur le cours des lieutenants d'instruction d'où il sortit N^o1 et capitaine ; le colonel de Forsanz pour s'installer à Noyon dans la ville devenue

après guerre "Hôtel Saint-Eloi", d'où il commandait la 4^e brigade de cavalerie formée du 9^e cuirassiers de Noyon et du 4^e cuirassiers de Cambrai. Le général avait une fille au prénom de Renée qui tenait les grandes orgues de la cathédrale non encore détruites. Depuis Lunéville, Renée et Maxime s'appréciaient mutuellement sans oser l'avouer. C'est Renée qui demanda à son père d'engager les pourparlers avec le fringant capitaine. Et c'est ainsi que, le 12 novembre 1900 "à quatre heures vingt minutes du soir", le maire de Noyon Ernest Noël procéda à la célébration du mariage de Maxime Weygand âgé de trente-trois ans et de Marie Renée Joséphine de Forsanz âgée de 24 ans.

Et c'est ainsi que le lendemain au cours d'une cérémonie solennelle, l'archiprêtre de la paroisse de Noyon, l'abbé Lagneaux, "reçut le mutuel consentement que se sont donné pour le mariage" Maxime Weygand et Marie Renée Joséphine de Forsanz. Il leur donna la bénédiction nuptiale en présence d'une noble assistance de parents et d'amis.

Pendant la guerre de 1914-1918

C'est pendant cette circonstance particulièrement périlleuse que s'établirent des relations privilégiées entre le général Foch et le lieutenant-colonel Weygand. Une précieuse et confiante collaboration entre ces deux stratèges de grande envergure ne prit fin qu'à la mort de Foch en 1929. Weygand demeurant en toutes circonstances son chef d'état-major : il fut de toutes les inquiétudes, de toutes les batailles, de tous les succès : la Marne, Verdun, la Somme, l'Artois, l'Yser... La guerre traînait en longueur, les politiques s'impatientaient ; ils limogèrent Joffre le 13 décembre 1916, deux ans après la victoire de la Marne. Chef des armées françaises, généralissime déchu, il démissionna et reçut le maréchalat qui fut relevé en son honneur.

Quelques mois plus tard, le Maréchal Foch devint le coordinateur des armées alliées, puis bientôt le maréchalat. Mais toujours il conserva Weygand près de lui jusqu'à la victoire, jusqu'au wagon de l'armistice. Weygand avait conquis les étoiles de général, il avait été honoré de la croix de la Légion d'honneur, pour ses services rendus à la patrie aux côtés de Foch... Vingt ans après, il reçut le titre de généralissime avec la mission impossible de refaire une armée en déroute.

La guerre finie, le Maréchal Joffre, toujours auréolé de gloire, apparut deux fois officiellement à Noyon qu'il avait visité en ruines après le départ des Allemands : lors de la remise de la Légion d'honneur et de la Croix de guerre à la ville de Noyon le 11 juillet 1920 et présidant la cérémonie de l'inauguration du monument aux morts, le 22 mars 1925.

A suivre.
Jean Goumard